

d'après ses trouvailles, que les statues commençaient déjà à s'installer dans des chambres de la deuxième cour. Que cette invasion continuât ou que le nombre des moines vînt à s'augmenter, force eût été de joindre à ces deux cours une cour nouvelle, et ainsi de suite. L'importance d'un couvent indien pouvait s'évaluer — comme celle des vieux collèges anglais de Cambridge ou d'Oxford, bâtis dans le même goût monastique — au nombre et à l'importance de leurs « quadrangles ». Celui de Nâlanda (qui, aussi bien, était une université) n'en avait pas moins de huit placés ainsi en enfilade; mais, assure Yi-tsing, qui en avait vu un avait vu les sept autres; et c'est pourquoi il n'y aurait aucune utilité à suivre ce procédé de développement au delà de sa première étape.

§ II. LES SAṄGHĀRĀMA DES COLLINES.

En résumé, les ruines des plaines, si estompées qu'en soient les lignes, nous permettent de discerner — de façon, il est vrai, quasi-schématique — les trois combinaisons élémentaires du *stûpa* et du *saṅghârâma*. Là se bornerait, en attendant des fouilles bien conduites, tout ce que nous pourrions entrevoir du dessin général de la fondation bouddhique, si les couvents des collines ne nous offraient ici encore, en manière de compensation, la sécheresse de leur tracé de pierre. Malheureusement ils ont eu, eux aussi, beaucoup à souffrir du temps et des hommes. Après avoir passé en revue la plupart des ruines qui se pressent dans les passes ou sur les sommets de l'Udyâna et du Gandhâra, nous avons trouvé que celles de Takht-î-Bahai et de Jamâl-Garhî, les plus anciennement connues, étaient, dans leur ensemble, les mieux conservées; ce sont également celles qui ont été fouillées avec le plus de suite, sinon de méthode, et dont les plans (fig. 64 et 65) ont été dressés avec le plus de soin. A vrai dire, ces derniers ne laissent pas, à première vue, de paraître fort compliqués. Bien entendu, nous y reconnaissons aussitôt — quoique sur une plus petite échelle, car